

DAIDO MORIYAMA
RÉTROSPECTIVE
06.09.2024 – 23.02.2025

« Je ne sais pas si les photographies individuelles sont porteuses d'idées, de mondes, d'histoire, d'humanité, de beauté, de laideur, ou si elles ne renferment rien du tout. Ça n'a pas grande importance pour moi. Je me contente d'extraire et de consigner ce qui m'entoure, sans aucune prétention. »

Daido Moriyama

En près de 60 ans de carrière, Daido Moriyama a transformé la manière dont nous appréhendons la photographie. Il a utilisé son appareil pour interroger le monde et remettre en question le rôle de la photographie, la circulation et la consommation des images.

Né en 1938 à Ikeda, Osaka, Daido Moriyama grandit dans le Japon d'après-guerre. Après sa capitulation à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le pays, alors sous occupation militaire américaine, subit une occidentalisation rapide et un bouleversement économique majeur. Pendant ces décennies de changements imposés, Moriyama envisage la photographie comme un moyen d'expression démocratique promue par les médias de masse. Il capte le conflit entre la tradition japonaise et les influences occidentales. Il s'inspire d'artistes américains tels que William Klein et Andy Warhol et montre également les contradictions de la société capitaliste.

Cette rétrospective suit le parcours artistique de l'artiste, à commencer par son travail pour des magazines japonais, sa remise en question du photojournalisme, sa contribution à la génération *Provoke* et ses idées radicales résumées dans un livre illustré, *Farewell Photography* (1972). C'est aussi durant cette période qu'il développe son esthétique caractéristique, célèbre pour ses images floues et granuleuses (are, bure, boke). Les livres et les magazines, dans lesquels il publie images et débats, s'avèrent être son terrain de prédilection et occupent une place centrale dans cette exposition.

Moriyama sort lentement d'une crise créative et personnelle au début des années 1980. Son travail acquiert alors un lyrisme visuel à travers lequel il réfléchit à son identité, à l'essence de la photographie, à la mémoire et à l'histoire. C'est aussi à cette époque qu'il retrouve un intérêt pour la photographie de rue. Il parcourt des centaines de kilomètres dans Tokyo, New York, Paris ou Londres. Connu pour ses images en noir et blanc, il utilise aussi la photo couleur et numérique, des techniques qui vont de pair avec son point de mire : la société de consommation contemporaine. L'exposition se termine par le magazine *Record*, une publication qui

marque l'apogée de ses nombreuses années d'investigation et que l'artiste continue à alimenter.

Durant toute sa carrière, Daido Moriyama ne cesse de s'interroger sur l'essence de la photographie. Il rejette le caractère dogmatique de l'art et la fétichisation des tirages vintage, se tournant plutôt vers une photographie radicalement accessible et reproductible.

L'exposition Daido Moriyama. Rétrospective a été organisée par l'Instituto Moreira Salles (IMS), en collaboration avec la Daido Moriyama Photo Foundation et avec la contribution de Yutaka Kambayashi, Satoshi Machiguchi et Kazuya Kimura, et l'aide de Daniele Queiroz (IMS).

Reproductions des magazines et des doubles pages des ouvrages : Getsuyosha Publishing House et Instituto Moreira Salles

Toutes les photographies ont été imprimées au Japon, sous la supervision de l'artiste.

JAPAN, A PHOTO THEATER 1964-1968

« Je me suis demandé si, en ôtant chacune des photographies que j'avais prises durant les dernières années de leur contexte original, en les considérant comme des fragments et en les réunissant dans un contexte entièrement différent tout en les traitant de la même manière, je pouvais reproduire les visions confuses du quotidien. »

Daido Moriyama

Daido Moriyama commence à publier ses images au début des années 1960, après son déménagement à Tokyo en 1961. Il prévoit de se joindre à Vivo, un collectif de photographes fondé en 1959 par Akira Tanno (1925-2015), Akira Satō (1930-2002), Shōmei Tōmatsu (1930-2012), Ikkō Narahara (1931-2020), Kikuji Kawada (né en 1933) et Eikoh Hosoe (né en 1933). Celui-ci se dissout la même année, mais Hosoe convainc Moriyama de rester et de devenir son assistant.

Après sa défaite durant la Seconde Guerre mondiale, le Japon doit faire face à la réalité de l'occupation américaine. Sa culture s'occidentalise, alors que le pays reconstruit son économie. Les magazines à grand tirage privilégient la photographie humaniste et les thématiques nationales. Les clichés sont imprimés dans les riches tonalités du processus de rotogravure. Les portfolios, les essais critiques et les concours captivent le lectorat et font découvrir au grand public, comme aux spécialistes, les bases de l'art photographique.

Pantomime, la première série conséquente de l'artiste, paraît dans le magazine littéraire *Gendai no Me (The Contemporary Eye*, « L'œil contemporain ») en 1965. Les clichés montrent des fœtus humains conservés dans du formol. Il présente également ses images de Yokosuka, la base américaine rendue célèbre par la série Occupation (1960) de Tomatsu, dans le magazine *Camera Mainichi*.

Peu après, Moriyama est mandaté pour photographier le théâtre expérimental de Shūji Terayama (1935-1983) et les quartiers ouvriers de Tokyo. Il compte aborder les grands conflits sociétaux japonais, mais se laisse vite séduire par leur ambiance bohème. Il publie une vingtaine d'articles dans différents magazines, créant ainsi un panorama multidimensionnel de la société japonaise, pour lequel il remporte le Japan Photo Critics Association's Newcomer's Award en 1967.

Moriyama se lance alors dans une entreprise audacieuse : la publication de *Nippon Gekijō Shashinchō, 1968 (Japan, A Photo Theater)*. Cet ouvrage est structuré comme un opéra et contient des textes de Terayama. Ses extraits d'éditoriaux créent une réalité fragmentée, surréaliste.

Tirages aux pigments minéraux, 2022. Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

**ACCIDENT / PREMEDITATED OR NOT
1969**

La fin des années 1960 est le théâtre de grands bouleversements mondiaux, parmi lesquels les grèves générales en Europe ou le Black Power Movement, né de l'assassinat de Martin Luther King Jr. aux États-Unis. Au Japon, la Nouvelle gauche prend de l'ampleur, et des manifestations s'organisent en réaction à la guerre du Vietnam et à la renégociation controversée du traité de coopération mutuelle et de sécurité conclu entre les États-Unis et le Japon.

Inspiré par le travail de l'artiste américain Andy Warhol, Moriyama entame l'un de ses projets les plus ambitieux : une série mensuelle dans le magazine *Asahi Camera*. Pendant un an, il se consacre à l'étude de la vulnérabilité de l'existence humaine et de la distance qui sépare les événements réels des images qui en sont tirées. Il traite ainsi de différentes thématiques comme les paradoxes de la pratique du photojournalisme, la surveillance de la population, l'exploitation des faits divers et de la presse people, ou encore des transformations sociales déclenchées par l'occidentalisation et l'industrialisation rapide du Japon.

Dans son lexique photographique, on retrouve sa pellicule Kodak Tri-X favorite, des zooms, du papier pour tirages très contrastés, des photocopieurs, et des images tirées d'émissions télévisées. Sa pratique artistique explore des concepts liés à la théorie visuelle dans les magazines à grand tirage. Il remet aussi en question le rôle des photographes, du public et des organisations médiatiques dans la fabrication d'informations, mettant ainsi en avant leur responsabilité dans la constitution d'une mémoire et d'une histoire collectives. Ces images, et celles d'autres séries de magazines, réapparaîtront régulièrement dans les œuvres ultérieures de l'artiste.

Tirages gelatino-argentiques numériques, 2022
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

PROVOKE
1968-1970

« Ce que nous, photographes, pouvons et devrions faire, c'est capter avec nos propres yeux ces fragments de réalité absolument impossibles à saisir avec des mots, et continuer à créer du matériel qui remet en question ces mots et ces réflexions. »

Provoke #2, éditorial

En 1968, le critique d'art Kōji Taki (1928-2011, Japon), le poète Takahiko Okada (1939-1997, Japon) et les photographes Takuma Nakahira (1938-2015, Japon) et Yutaka Takanashi (né en 1935, Japon) lancent le magazine indépendant *Provoke*. Son sous-titre, *Provocative Materials for Thought*, reflète bien le climat tendu de l'époque.

Le groupe, plongé dans les écrits de Karl Marx, Sigmund Freud et Jean-Paul Sartre, souhaite libérer la société de ses entraves bourgeoises. Selon les quatre artistes, celles-ci sont consolidées par les éditoriaux des magazines grand public de l'époque. Ils s'opposent à la neutralité autoproclamée du photojournalisme et du documentaire social représentée par ces magazines, militant plutôt pour un langage visuel indépendant.

Moriyama participe à la deuxième parution de *Provoke* (1969). Celle-ci a pour thématique « Eros » et porte sur la relation entre les images et le fétichisme. Ses images granuleuses montrent une femme mystérieuse que des poses érotiques révèlent au fil des pages. Dans la même édition, un texte de Takahiko Okada critique la suppression capitaliste du désir individuel par laquelle les émotions réelles sont peu à peu réprimées et remplacées par la consommation d'images.

Dans le troisième numéro de *Provoke*, Kōji Taki écrit que « même si nous avons le sentiment que nous ne pourrions pas nous justifier, nous devrions peut-être agir de manière à intensifier nos propres contradictions ». Dans ce numéro, Moriyama présente des rayons de supermarchés remplis de boîtes de conserve et autres produits. Contrairement aux soupes colorées de Warhol, ses images sombres, floues, évoquent une américanisation effrénée et la dissolution de la vie traditionnelle japonaise. Elles incarnent parfaitement son style *are, bure, boke* (flou, granuleux). Les tons noirs, très contrastés, et l'aspect granuleux de l'argentique ont été accentués au développement et au tirage. Cette méthode s'oppose directement à l'acuité journalistique, conférant au monde davantage d'ambiguïté et de subjectivité.

En 1970, le groupe publie une quatrième édition, *First, Abandon the World of Pseudo-Certainty*. Ce sera le chant du cygne d'un projet qui aspirait à renverser le système, sans savoir encore par quoi le remplacer.

Tirages aux pigments minéraux, 2022
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation
Provoke #2, mars 1969. Photos prises à Shibuya, Tokyo, 1969
Provoke #3, août 1969. Photos prises à Aoyama, Tokyo, 1969

**ON THE ROAD
1968-1972**

« Lorsque je voyage, mes photographies sont guidées par mes émotions et mes obsessions physiques, ou mes fétiches. »

Daido Moriyama

En 1968, Moriyama parcourt le Japon en stop, inspiré par le roman culte de la Beat Generation : *On the Road* (Sur la route, 1957), de Jack Kerouac. La route lui donne l'occasion de concentrer son attention sur un sujet unique, pendant une période prolongée. Armé de son appareil photo, il mitraille littéralement ses sujets.

« J'ai fini par être davantage habitué aux lits trop durs des motels qu'au confort de ma propre couche, aux escalopes au curry des drive-in qu'aux plats soigneusement préparés par ma femme. Avant que l'attrait de la route ne s'estompe, je partais à la hâte, direction l'autoroute », explique-t-il.

Quelques articles et trois ans de pérégrinations plus tard, l'artiste revient sur cette période dans son ouvrage *Kariudo* (A Hunter, 1972). Comme dans le texte de Kerouac, ce carnet de voyage juxtapose des fragments de moments passés dans des voitures, sur les autoroutes, des scènes de rue et des portraits pris à la hâte, comme si le photographe était assis derrière la vitre d'un véhicule en mouvement.

Ce récit autobiographique intègre également des images tirées des séries *Accidents* et *Provoke*, leur conférant de nouvelles significations. Les photographies prises durant ces roadtrips – *Stray Dog*, notamment – deviendront iconiques. Elles ne cesseront de réapparaître dans le travail de Moriyama durant les décennies suivantes.

Tirages gelatino-argentiques numériques, 2022.

Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

Pages tirées de *On the Road: Tokyo Ringroad, National Highway 16*, magazine *Camera Mainichi*, oct. 1969

COLOUR
1970s–1980s

Daido Moriyama est connu pour ses images noir et blanc denses et contrastées. On connaît moins ses photographies en couleurs, en partie parce qu'elles sont plus coûteuses à tirer. En outre, les magazines en couleur sont plus rares à cette époque.

Les images en couleur présentées ici ont été choisies parmi les archives du photographe, qui se trouvent à Tokyo. Certaines étaient destinées à des essais personnels, d'autres ont été publiées dans des magazines comme *Camera Mainichi*, *Asahi Camera* et le *journal Asahi* dans les années 1970 et 1980. Quelques-unes d'entre elles sont devenues célèbres en version noir et blanc, comme celle de la femme à la robe blanche dans une ruelle, Yokosuka (1970).

Moriyama a tiré ces photographies sur du papier Fujichrome afin de les agrandir directement à partir du positif, saturant les couleurs et apportant d'intenses contrastes.

Impressions Fujichrome, 2013
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

**ANOTHER COUNTRY IN NEW YORK
1971-1974**

« Il règne à New York une vague odeur de mescaline, et chaque rue est emplie du parfum d'Andy Warhol. »

Daido Moriyama

L'occupation américaine est un sujet sensible dans la société japonaise ; elle rappelle à toutes et tous la défaite de la nation, ainsi que la modernisation et le développement économique d'après-guerre. Les États-Unis sont aussi le pays natal des idoles de Moriyama, tels que William Klein (1926-2022) ou Andy Warhol (1928-1987).

En 1971, l'artiste se rend pour la première fois à l'étranger, direction New York. Il est accompagné par son ami Tadanori Yokoo (né en 1936), un artiste graphique. Il voyage avec un appareil demi-format qui double le nombre d'expositions. Non seulement il économise de la pellicule, mais il crée des paires d'images semblables à celles des doubles pages des magazines.

Yokoo se souvient : « J'admirais la façon dont ils retournaient dans les rues que nous avons déjà parcourues et appuyait sur le déclencheur pour la millième fois, comme si de rien n'était. Il me faisait l'effet d'un chien qui lève la patte contre les lampadaires, déterminé à laisser sa marque partout où il va. »

La curiosité que Moriyama éprouve pour la métropole est palpable. Édifices, néons, passant·e·s et hôtels se succèdent à l'infini. Les images sombres, granuleuses, les compositions de clichés instantanés mal cadrés – l'artiste ne regarde pas toujours dans le viseur – donnent à Manhattan une aura mystérieuse. Plutôt que d'opter pour des images nettes, claires, il présente la ville comme une expérience subjective, personnelle.

Moriyama publie une série de clichés new-yorkais dans *Asahi Camera* en 1972. Il est invité à présenter son travail à la galerie Shimizu à Tokyo, en 1974. Au lieu d'afficher ses tirages sur les cimaises, il crée un Printing Show : il les imprime lui-même sur un photocopieur de location et les assemble pour créer des livres d'images individuels. *Another Country in New York* est la pièce maîtresse de ce concept qui consiste à laisser le public choisir parmi deux designs de couverture. Moriyama combine ensuite différentes séries de photocopies. Cette approche interactive et informelle est une allusion aux stratégies conceptuelles et au pop art qu'il admire tant chez les artistes américains contemporains.

Tirages gelatino-argentiques, 2012
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation
Double-pages tirées de New York, Asahi Camera, avril 1972

FAREWELL PHOTOGRAPHY
1972

« J'ai tenté de déconstruire la photographie, mais j'ai fini par me déconstruire moi-même. »

Daido Moriyama

En 1972, Moriyama publie *Shashin yo Sayonara (Farewell Photography)*, un ouvrage qui témoigne de sa méfiance toujours plus intense envers la "réalité photographique." « Ce titre peut paraître ironique, mais il exprime ma haine et ma volonté de dire adieu aux images paisibles, à celles qui montrent sans l'ombre d'un doute ce que signifie la photographie, autrement dit aux images qui manquent de réalisme », explique-t-il.

L'ouvrage, édité par Kineo Kuwabara (1913–2007), contient une série de négatifs, bouts de pellicule ou prises de vue alternatives précédemment ignorés, voire rejetés par l'artiste. Ils forment une séquence ininterrompue de clichés granuleux, recadrés, solarisés ou rayés qui détournent l'attention des perspectives trompeuses de la photographie pour rediriger le public vers le plan photographique en deux dimensions. L'artiste explore les limites du média et accueille avec bienveillance les accidents et les erreurs. Des fragments d'articles de magazines, d'écrans de télévision, d'affiches et d'essais personnels, sans lien ou fil narratif apparent, se fondent les uns dans les autres, accentuant ainsi la déconnexion entre le monde réel et sa représentation photographique.

La couverture originale sert d'annonce à un débat public organisé le 2 août 1971 entre Moriyama et son partenaire intellectuel, Takuma Nakahira. Cet événement, dont la transcription figure dans le livre, porte sur la vision artistique du photographe et ses conflits intérieurs. « Cette idée naïve qu'on peut tenter de créer des chefs-d'œuvre, cette naïveté humaniste qui pousse à aider autrui à travers l'art, c'est trop optimiste pour moi. Il m'est déjà difficile de comprendre ma propre existence. »

Farewell Photography est peu remarqué à l'époque. C'est durant les décennies suivantes qu'il se révèle à la fois comme l'une des réflexions les plus profondes sur la nature de la photographie, et comme une représentation radicale d'un scepticisme visuel et politique.

La mise en page complète de *Farewell Photography* est exposée en toile de fond de cette installation. Elle part du coin supérieur droit et se lit de droite à gauche, horizontalement.

Tirages aux pigments minéraux, 2022
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation
Doubles pages tirées de *Farewell Photography*, 1972

LIGHT AND SHADOW
1981-1982

« De prime abord, la réalité et la mémoire semblent s'opposer. Je les considère, quant à moi, comme des jumeaux identiques. »

Daido Moriyama

Après avoir déconstruit le média photographique dans *Farewell Photography* (1972), Moriyama sombre dans une profonde crise personnelle et artistique. Fort du soutien indéfectible de ses amis éditeurs, il renoue avec la photographie au début des années 1980, déterminé à explorer sa propre essence, et celle de l'image.

En 1981 paraît la série *Hikari to Kage (Light and Shadow)* dans le tout nouveau magazine *Shashin Jidai*. Ses six chapitres fondés sur les promenades quotidiennes de l'artiste portent certes encore les traces sombres et claustrophobes de ses œuvres précédentes, mais Moriyama confère aux objets inanimés un éclat resplendissant, sculptural, qui crée un réalisme monumental.

L'année suivante, Moriyama entame *Inu no Kioku (Memories of a Dog)* pour le magazine *Asahi Camera*. Il y explore son passé en retournant sur des lieux marquants de sa jeunesse. Les 14 chapitres abordent avec une prose autobiographique des sujets sensibles tels que la relation de l'artiste avec son père, les bases américaines, les angoisses de l'enfance et de l'adolescence, et les décès inattendus. Le tout est complété de réflexions sur les auteurs, réalisateurs et photographes favoris de l'artiste, parmi lesquels les Français Nicéphore Niépce (1765-1833) et Eugène Atget (1857-1927).

L'idée de *Memories of a Dog* n'est pas de plonger dans la nostalgie, mais de célébrer l'émotion qui monte lorsqu'une image mentale et une scène du monde extérieur coïncident. Se promener devient pour Moriyama une façon de chercher cette rencontre, la photographie devenant ainsi un éloge de cet instant. Le livre *Hikari to Kage (Light and Shadow)*, édité en 1982, réunit des images des deux séries.

Tirages aux pigments minéraux, 2022
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

**LABYRINTH
2012**

Labyrinth (2012) approfondit l'enchevêtrement du passé et du présent déjà exploré dans *Memories of a Dog*, en revisitant les imposantes archives photographiques de Moriyama.

Les planches-contacts de *Labyrinth* montrent des séquences photographiques datant des années 1960 à 2000, dont des clichés célèbres tels que ceux de l'acteur Isamu Shimizu (né en 1938, Japon), la femme qui apparaît dans *Provoke #2*, le photographe Masahisa Fukase (1934–2012, Japon), et le chapeau en feutre de *Light and Shadow*. Moriyama alterne instants privés et espaces urbains à Tokyo, Paris, New York et São Paulo.

Au lieu de cartographier sa carrière, l'artiste réorganise ses pellicules, remaniant ainsi la séquence originale pour nous livrer un labyrinthe aux multiples facettes. Cet entrelacement de périodes et de lieux reflète sa vision de son histoire et de ses souvenirs, hors des conventions linéaires ou chronologiques. La mémoire n'est pas une ligne continue, cadrée. Elle superpose des scènes du passé, du présent et du futur. Pour cette exposition, Moriyama a aussi créé de nouvelles grilles d'images à grande échelle qui lient différentes étapes de sa carrière.

Tirages gelatino-argentiques, 2012
Collection de la galerie Akio Nagasawa

**PRETTY WOMAN
2017**

La figure féminine des photographies couleur et noir et blanc de la série *Pretty Woman* nous propose une immersion criarde dans le consumérisme urbain, sous toutes ses formes. Moriyama s'est approprié le titre du célèbre film hollywoodien et de la chanson de Roy Orbison pour présenter un univers saturé, chaotique, rempli de produits, de marchandises, de miroirs, de réflexions et de passant·e·s.

Les couleurs saturées et le vernis artificiel renvoient à l'univers de la publicité, aussi séduisant que repoussant. En recouvrant de ces images les murs des galeries dans lesquelles il expose, Moriyama questionne aussi la réalité et sa représentation, la vie et son simulacre. Il fait écho à ses propres prédictions (bien avant l'omniprésence des écrans) : un monde hypnotisé par les images, pris au piège de la consommation.

Tirages aux pigments minéraux, 2022
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

**LETTRE À SAINT-LOUP
1990**

« Il est possible que des fragments de mémoire persistent dans les profondeurs de mon expérience, prêts à surgir et à évoquer de nouveaux souvenirs à tout instant. Bien entendu, il me faut interposer un appareil photo à cet endroit. »

Daido Moriyama

Le périple de Moriyama, en quête de l'essence même de la photographie, le conduit aussi vers l'origine de cet art, et à la plus vieille image existante encore à ce jour : Le Point de vue du Gras, captée en 1826 par Nicéphore Niépce à Saint-Loup-de-Varenes, en France, dans une chambre obscure, et fixée sur une plaque d'étain.

Moriyama commente l'image, créée après 8 heures d'exposition : « Cette arabesque d'ombre et de lumière, cette scène filtrée par l'éclairage et plongée dans les profondeurs de la mémoire, comme si je l'avais vue soudainement de mes propres yeux, un jour d'été. Et cette scène, décolorée par le soleil, à cette époque, à cet endroit, réveille en moi différents souvenirs. Ils surgissent au bout de mes doigts alors que j'appuie sur le déclencheur et que je photographie l'instant présent ».

En 1990, Moriyama publie une sélection de photographies inspirées de cette image originale dans l'ouvrage *Saint-Loup he no Tegami (Lettre à Saint-Loup)*. Il s'agit d'une lettre à un média qu'il n'a cessé de remettre en question, de déconstruire, et de réassembler durant près de 60 ans.

Tirages gelatino-argentiques, 2014
Archives de la Daido Moriyama Photo Foundation

RECORD
1972-1973. 2006-présent

« *Durant mes séances photo urbaines, mon intégrité mentale s'égaré dans le chaos des rues. C'est sans doute une sorte de confusion temporaire qui apparaît entre celui qui voit et ce qui est vu, la séance photographique et l'image. Pour moi, c'est l'un des plus grands mystères du mécanisme de reproduction qu'on appelle "photographie".* »

Daido Moriyama

En 1972, Moriyama crée un magazine indépendant, 記録 (*Kiroku*, ou *Record*), dans lequel il publie son travail personnel, sans concession. En japonais, le mot *kiroku* signifie « compte rendu » ou « document » et ressemble à 記憶 (*kioku*), « mémoire », deux concepts fondamentaux de son art.

Cinq numéros sont publiés avant l'arrêt du média, en 1973. En 2006, Moriyama relance le projet, toujours en cours aujourd'hui. Marcher dans les villes du monde entier donne au photographe l'occasion d'explorer ses obsessions et ses fétiches, et de réfléchir à l'optimisme et au pessimisme qu'il éprouve envers le monde. Il peut produire une édition du magazine en une journée, ou en consacrer d'autres à des conversations imaginaires avec des personnalités dont il s'inspire, comme David Lynch (né en 1946, É.-U.), Roland Barthes (1915-1980, France) ou James Baldwin (1924-1987, É.-U.).

Record compte plus de 50 numéros. C'est un carnet suivi, une plateforme d'expérimentation et un espace où l'artiste continue à se lancer des défis et à remettre en question la photographie, dépouillant ce média de ses prétentions artistiques, préférant faire ressortir et faisant ressortir l'ordinaire. C'est aussi une déclaration d'amour à la ville en tant que source d'expériences personnelles, collectives et créatives.

Cette installation présente les numéros 1 à 49 de *Record*, accompagnés d'une bande sonore.

Montage vidéo et bande son : Coletivo Coletores